

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1942)

Heft: 1002

Artikel: The Editor's fountain pen

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-689030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

und das von der Firma mit Personal ausgestattet worden, gelangte ich nach dem sonnebadeten Villa Martinho, einem Tropendorf, das in wenigen Monaten entstanden war. Ich stand auf dem Geleise der Eisenbahn und glotzte die glänzenden Schienen an. Seit mehr als sechs Jahren hatte ich keine mehr gesehen. Als nun gar ein heulendes, pfeifendes, pustendes, rüpelhaftes schwarzes Ungetüm aus dem Urwald hervorbrach und eine Rauchsäule an den tiefblauen Himmel sandte, fühlte ich mich in tiefster Seele verletzt. So frech und rücksichtslos hatte ich die Eisenbahn nicht in Erinnerung. Mit einem ohrenzerreissenden Aufkreischen der Räder hielt sie still.

“Candelaria.” Ich blickte durchs Fenster und sah auf ein paar abgemagerte Gestalten, in deren aschgrauen Gesichtern fiebrig funkelnde Augen in tiefen Höhlen lagen. Malaria!

“Dort drüben liegt Don Oscar begraben, erklärte mir mein schwarzer Reisegefährte. “Sein Kreuz werden Sie allerdings vergeblich suchen. Niemand hat ihm eines gesetzt.”

“Ist es wahr, dass es auf jede Schwelle dieser Eisenbahn einen Toten trifft?”, lenkte ich das Gespräch ab. “Und der Schienenstrang erstreckt sich auf dreihundert Kilometer.”

“Das wird stimmen,” meinte der gelehrte Urwaldadvokat, “die Arbeiter starben wie Fliegen.”

“San Antonio! Der Zug fährt direkt vor den Dampfer in Porto Velho, Nicht aussteigen hier!”

Zwei Stunden später glitt ich auf einem luxuriösen, modernen Amazonasdampfer den Rio Madeira hinunter und erreichte meinen Ueberseedampfer. Unsere Ausreise hatte seinerzeit genau neunundneunzig Tage gedauert. Nun langte ich genau achtundzwanzig Tage nach der Abfahrt von Cachuela Esperanza in Lissabon ein, um einige Tage später in Zürich anzukommen.

So sehr ich mich auf die Heimat und die Angehörigen gefreut hatte, spürte ich doch, dass ich hier fremd geworden war. Ich passte nicht mehr in diesen Lebenskreis hinein und begriff nicht, dass ich mich früher einmal in dieser Welt wohlfühlen konnte.

Noch im selben Jahr wurde mir von unserm Londoner Haus die Reorganisation der Viehbestzungen in Bolivien anvertraut, und so bekam ich meine geliebte Urwaldlandschaft wieder zu sehen. Bolivien mit seiner wilden und freien Natur und seinen einfachen Menschen war mir zur zweiten Heimat geworden!

THE EDITOR'S FOUNTAIN PEN.

We all have read the Editor's lament,
As to the tricks that wily Fountain Pen
Plays on his person, no one else would dare.

Our 'underlings' oft are impertinent,
Trying the patience of the best of men;
Thus — even Fountain Pens prove a snare.

I wonder if the Editor has meant
Exactly what he said; for instance, when
He claimed to sign without a special flair?

Yet the same hand — 'tis no vain compliment —
Writes copperplate, just ev'ry now and then;
Queer signatures *per se* are nothing rare.

GALLUS.

LE TELEGRAMME.

Par FERNAND JUNKER.

(Feuilleton)

Les longs convois de blessés qui, il y a quelques mois, empruntèrent nos deux lignes principales reliant le Bodan au Léman, firent sur nous la plus forte impression qu'il nous fût jamais donné d'avoir au cours de la présente guerre. Nous ayons bien vu auparavant s'abattre sur notre sol quelques brandons fumants du gigantesque incendie qui ravage le monde autour de nous. Mais, à côté de ces signes de mort et de ruine, quel déchaînement de forces insensées et quel déferlage d'horribles cruautés les trains de blessés n'annonçaient-ils pas!

Trains de blessés! Des voitures parcimonieusement éclairées roulent dans la nuit, stores baissés. Un convoi de corps inertes, enveloppé d'incognito, glisse dans le paysage obscurci, laissant derrière lui une traînée de douleur et de froide misère.

Trains de blessés! Un triste charroi humain se fraie un chemin à travers la nuit. Charroi d'affliction, de souffrance et de désespérance. Charroi d'hommes en lutte avec la mort, d'invalides touchés pour le reste de leurs jours par la faux fatale.

Trains de blessés! Le mot évoque des passagers qui, après avoir été ébranlés par la plus impitoyable des réalités, furent mis à l'écart avec indifférence. Des hommes marqués, dont le cœur, malgré toute la somme de misère, conserve un faible rayon d'espoir, une flamme qui les tient encore à la vie . . .

Quatre heures du matin. Un train de blessés entre précisément dans la halle faiblement éclairée de la gare. Bref arrêt. Seuls quelques employés de service et les soldats de surveillance entrent en contact avec les rapatriés. Des paroles rapides s'échangent, et des paquets de chocolat et de cigarettes passent du quai dans les voitures. Le convoi, mû par une force mystérieuse, se remet alors en marche. Sans bruit et irrésistiblement, comme le destin. Quelques gestes et des “Vive la Suisse,” des “Au revoir,” prononcés à mi-voix. Ces mots simples étreignent le cœur de ceux qui restent et font mal; une douleur lancinante poignarde les chairs.

Au moment où la lanterne rouge du train est complètement absorbée par l'obscurité, une vieille dame se précipite dans le bureau du télégraphe. Deux lèvres, qui bataillent avec le souffle, laissent péniblement échapper ces mots: “. . . Un télégramme! . . .”

Le fonctionnaire de faction derrière le guichet tend un formulaire, que la pauvre femme à la main tremblante regarde fixement, sans faire un geste. Seules les lèvres murmurent, comme dans une prière, deux mots qui viennent sans force: “Un télégramme!” Toute la pensée de la vieille semble ne plus être suspendue qu'à ces deux vocables.

Le télégraphiste attend. Elle va se calmer, pense-t-il. En attendant, il l'observe de plus près. D'où peut-elle venir à une heure si avancée? Elle doit avoir dépassé depuis longtemps la septantaine. Suivant la coutume des femmes de la campagne française, elle porte un large châle noir sur la tête et les épaules, pour se protéger de l'humidité de la nuit. Le vêtement est pauvre mais propre cependant. Elle a le visage des vieillards. D'innombrables plis sillonnent une peau parcheminée, où le temps a laissé sa trace. Les yeux clairs et vifs paraissent profonds dans l'arcade sourcilière. Le châle noir, qui encadre cette